

Ropartz et Magnard

par Hervé Pennven

C'est la première fois que sont couplées sur un disque la sonate pour violoncelle et piano d'Albéric Magnard (1910) et la deuxième sonate pour violoncelle et piano de Guy Ropartz (1919). Pourtant l'association, que fait le label « le Palais des dégustateurs », va de soi : le très catholique Ropartz et le très laïque Magnard étaient de grands amis, qui communiaient dans la musique, s'envoyant leurs nouvelles partitions et se jugeant sans complaisance. Il nous reste précisément une lettre savoureuse de Magnard réagissant à l'opinion de Ropartz sur sa sonate pour violoncelle et piano.

Les deux compositeurs sont issus de l'école de César Franck et Vincent d'Indy, mais ils ne sont en rien des épigones. Et ils ont chacun leur personnalité musicale bien définie et reconnaissable.



Ropartz se caractérise par son lyrisme intarissable, aux sentiments mouvants. Le violoncelle doit chanter à gorge déployée, et c'est ce que fait Alain Meunier,

qui à l'aube de ses quatre fois vingt ans allie la spontanéité à l'expérience, jusqu'à prendre des risques quand le chant se fait éperdu, mais le violoncelliste ne se perd jamais.

Si l'on veut trouver des échos dans cette œuvre, on pourra penser parfois à Duparc dans le premier mouvement, à Debussy dans le deuxième, et Ropartz ne serait pas Ropartz si une danse bretonne (inventée et stylisée) ne venait pas agrémenter le dernier.

La sonate de Magnard est très différente. On y trouve aussi du lyrisme, mais canalisé par une grande rigueur, dans une construction qu'on n'aurait pas tort de trouver beethovénienne, puisque le compositeur le revendiquait dans sa lettre à Ropartz.

Il y a un thème « alla zingarese », mais plutôt qu'une danse c'est le thème rythmique opposé au thème mélodique, qui vont fusionner dans une fugue. Ainsi est structuré le discours, de façon classique, même si ensuite Magnard juxtapose des climats très variés. Il y a au violoncelle des rugissements, des élans rageurs, une étrange marche funèbre syncopée et violente, après un scherzo où le trio fait venir la vraie danse : héritage classique encore.

La partie de piano de Ropartz est souvent intéressante, celle de Magnard est très exigeante, au point que le piano s'impose ici et là au premier plan. C'est Anne Le Bozec qui tient cette partie de main de maître. Directrice de la classe d'accompagnement vocal au Conservatoire de Paris, elle se fait pleinement partenaire, en osmose avec le violoncelliste. C'est une belle réussite.

H.P. ■